

Antibes

24 Août 1944

La ville se libérait.....

Pour la cité ce fut « le jour le plus long ». 65 ans, la ville se soulevait. Les patriotes qui travaillaient dans l'ombre depuis des années sortaient de la clandestinité. Ils chassaient les derniers occupants allemands et mettaient en place à la mairie le Comité de Libération. Liesse dans les quartiers : la rue fêtait la fin d'un long cauchemar.

Soixante cinq ans sont passés. Le souvenir demeure. Ceux qui ont vécu ces événements s'en souviennent comme si c'était hier. Ceux qui ne les ont pas vécus découvriront comment Antibes s'est libérée à travers les témoignages des participants, à travers le film de cette journée épique. Peu de coups d'éclat peut-être, quelques rares barouds à peine, mais surtout la farouche volonté d'une ville qui s'était organisée face à l'occupant bien avant le débarquement américain le 15 août 1944 dans le golfe de Saint-Tropez.

0 h : LA VEILLEE D'ARMES

L'insurrection a été décidée voilà à peine quelques heures. Le Capitaine Vérine, chef de l'armée secrète et responsable pour le secteur des F.F.I. (Forces Françaises Intérieures) a jugé que le moment tant attendu était arrivé. Certains groupes de résistants l'avaient bien pressé d'agir plus tôt. Mais « Gustel », c'était son nom de combat, avait résisté à la tentation du coup d'éclat. Car il ne pouvait compter ni sur le nombre (environ quatre cent patriotes, face à trois compagnies allemandes, soit plus de quatre cent hommes), ni sur l'armement (une quinzaine de mitraillettes, une cinquantaine de revolvers, quelques vieux fusils et surtout peu de munitions).

Un affrontement prématuré aurait vite tourné au bain de sang. Sans compter d'éventuelles représailles sur la population. Mais, le 23 août, soit un peu plus d'une semaine après le débarquement en Provence, l'éclaircie arrive. Depuis quarante huit heures, le moral des allemands est au plus bas. Par petits groupes, les soldats fuient vers le réduit italien. Deux heures auparavant, vers 22h, c'est l'état-major allemand au complet qui a quitté l'Altana au quartier des Terriers avec une partie des troupes. Des postes allemands tiennent cependant toujours des blockhaus du Cap, de Saramartel, de la Sarrazine, etc...

Pour cette nuit mémorable, la mission des F.F.I. est à la fois unique et multiple : s'opposer par tous les moyens à la destruction des centres vitaux de la ville, des voies de communication et des ouvrages d'art (eau, gaz, électricité, postes, gares, ponts, etc.).

6 h : PREMIERE MISSION ACCOMPLIE

Quand l'aube se lève, la première partie de la mission des F.F.I. a été accomplie : Antibes, qui compte alors dix huit mille habitants, n'a pas brûlé. Aucune destruction systématique n'a pu être effectuée. A l'usine électrique, comme à celle de la Compagnie des eaux, ou encore à la poste centrale, les mines ont pu être désamorçées avant qu'elles n'explosent. Seuls les postes de T.S.F. de Juan les Pins

et de la Brague ont été détruits, les pylônes gisant par terre. Le port Vauban, quant à lui, a sauté quelques jours avant sa libération, tout comme le phare de la Garoupe. Les dégâts ont pu être limités.

Les groupes de patriotes sont aussi prêts à passer à la deuxième phase de leur mission : neutraliser ou détruire les éléments ennemis en garnison dans la ville et prendre officiellement le pouvoir en s'emparant des édifices publics, comme des services administratifs.

L'heure H est fixée à 8h.

8 h : LES GROUPES PASSENT A L'ACTION

L'insurrection est lancée. Chacun des groupes (une trentaine) se charge d'un secteur ou d'une mission particulière. Le groupe « César » du nom de code de son chef, Robert Pollino, opère dans son fief de la Croix-rouge, les Terriers, un secteur névralgique puisqu'il abritait le quartier général des forces ennemies.

Le groupe « Fabre » (des frères Pont) ratisse les quartiers de la Fontonne et de la Brague. Les hommes de « Jacques » (Jaques Leonetti) et d'Albert (le commandant belge Pulincks) nettoient une autre zone stratégique, celle de Juan les Pins avec les secteurs de Saramartel, du Cap, zones comprenant une grande partie des blockhaus construits sur la commune.

A « Roger » (Caron) : le Port et le Fort carré ; aux groupes des cheminots de « Baleine » (alias Pierre Renaud) : la gare et l'usine électrique.

Les F.T.P.F. se chargent des docks, de Dugommier et de la « Casa d'Italia » (la maison d'Italie) qui avait abrité les redoutables séides de l'O.V.R.A. (la Gestapo italienne). D'autres groupes, comme celui de « Jésus » (Charles Christin) de « Peintre », d'Auguste » (Robert Chesta), de « Christophe » (Alex Buonfils), de « Fergot » (Ferdinand et Marguerite Liesschutz) et les postiers de « Destaville » s'occupent de la poste, de la mairie, de la caserne Gazan et du ravitaillement.

A Biot, la responsabilité des opérations avait été donnée au groupe « Berrone », tandis qu'à Golfe Juan - Vallauris, c'était le groupe « Evrat » qui travaillait.

Le P.C. de F.F.I. est installé à la poste centrale.

10 h : TOUS A LA MAIRIE

Les opérations de « nettoyage » se poursuivent.

Une réunion du Comité de libération se tient à 10 h à la brasserie Jules, en haut de la rue de la République (aujourd'hui zone piétonne), le lieu de rendez-vous de la Résistance. C'est alors que la foule réclame la prise de la mairie. Au chant de « la Marseillaise », un long cortège se forme. « Gustel » et les membres du C.L.D. arrivés à la mairie, se font ouvrir les portes et vont jusqu'au bureau du maire, Monsieur Jules Grec.

« M. Le Maire, déclare alors le capitaine Vérine, je suis le chef des Forces Françaises de l'Intérieur désigné par les chefs responsables du Comité d'Alger. En cette qualité et en vertu des instructions reçues, je vous prie de donner votre démission de maire. » La passation du pouvoir venait d'avoir lieu. A partir de cet instant, c'était le Comité de libération qui assurait l'administration de la ville.

12h : LA VILLE PAVOISE

La Croix-rouge nettoyée par le groupe « Pollino », Saramartel : plus de résistance. Le secteur est aux mains des groupes de Juan les Pins commandés par Leonetti. Plusieurs dizaines de soldats allemands ont été faits prisonniers. L'heure est à la satisfaction. La ville pavoise est la population commence à savourer la Libération, dans la chaleur d'août.

13h : UN CRI : « ILS REVIENNENT ! »

Ce n'est d'abord qu'une rumeur diffuse, qui peu à peu se précise. Un cri parcourt alors la ville : « Ils reviennent ! ». Une colonne de miliciens et de militaires « vert-de-gris » arrivait de Cagnes et progressait vers la gare de Biot par la route nationale. Consternation dans la population. Tout le monde redoute de tragiques représailles. On dépavoise en grande pompe. Mais la riposte ne se fait pas attendre. « Gustel » décide de faire front. Il dépêche sur les lieux tout l'effectif armé disponible. En même temps, il envoie des estafettes vers Cannes pour demander le secours des américains. Deux barricades sont élevées sur la route nationale : l'une au Val Claret, l'autre entre la caserne Dugommier (où se trouve actuellement le centre nautique) et la route de Grasse.

14h : LE BAROUD DE LA BRAGUE

La camionnette chargée de miliciens qui fonce sur Antibes, échappe de peu au champ de mines placé face à la gare de Biot. Demi-tour in extremis. Mais tout n'est pas dit. Une demi-heure après, une forte patrouille allemande débouche à la hauteur de « la Bonne auberge » où les patriotes avaient pris position. Echange de coups de feu. Revolvers français contre mitraillettes allemandes.

Une partie des allemands s'engouffre dans le blockhaus de la gare de Biot. Le reste de la patrouille est repoussé par les F.F.I. qui ont reçu des renforts. Le blockhaus est alors pris d'assaut, en dépit d'une flagrante infériorité d'armement. Deux F.F.I. seront tués dans ce baroud : Albert et Daver. Quatre autres seront blessés : Rigel, Blanc, Ferrari et Gastino.

Les Allemands tenteront bien encore une dernière percée. Un camion, chargé de soldats, essaie de forcer le passage une heure plus tard. La fusillade nourrie qui l'accueille le fera renoncer. Il s'échappera en zigzaguant vers le fortin ennemi établi aux « Deux Rives » à Villeneuve Loubet. Ce sera l'ultime tentative. Le Pont de la Brague que les Allemands avaient eu l'intention de faire sauter, restera debout...

18h : ILS ARRIVENT !

Tout danger semble provisoirement écarté. La plaine de la Brague a été à son tour nettoyée et la jonction a pu être faite avec le groupe « Berrone » de Biot. Un dispositif est mis en place pour la nuit. La conférence que tiennent les responsables des F.F.I. est soudain interrompue par une estafette. La bonne nouvelle : Les Américains arrivent ! Oyez ! Oyez ! De rues en rues on annonce les alliés. La ville se recouvre de drapeaux. Toute la population se masse sur le parcours.

19h : ILS SONT LA !

C'est le délire quand la colonne de parachutistes arrivant de Cannes fera son entrée dans la ville. La foule applaudit ses libérateurs. Les éléments avancés de ce détachement d'une cinquantaine d'hommes, renforcés de plusieurs chars de combat, prennent position à la Brague. Le P.C. américain prend ses quartiers, quant à lui, dans les locaux de la « Casa d'Italia ». Joie dans tout Antibes.

La nuit ensuite sera calme. Mais hélas ! Elle restera endeuillée par des accidents dus à l'imprudence : plusieurs jeunes inexpérimentés sauteront en manipulant des grenades prises dans les dépôts allemands.

Au total, neuf personnes auront été tuées tout au long de cette journée historique.

Ce film des événements est tiré du recueil « Historique de la libération d'Antibes » que le commandant Vérine a écrit en 1951.

(In Nice-Matin 1984)